DE LA PRESBYTIE ACCIDENTELLE

PAR

J. P. MARAT

DOCTEUR EN MÉDECINE

(1776)

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS DE L'ANGLAIS D'APRÈS LE SEUL EXEMPLAIRE
CONNU, APPARTENANT À LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE DE LONDRES

PAR

GEORGES PILOTELLE

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION
PAR
LE BIBLIOGRAPHE DE MARAT

PARIS
LIBRAIRIE CHAMPION, 9 QUAI VOLTAIRE
1891

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Tiré à Cent Exemplaires
en Février 1891.

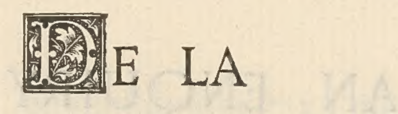
Offert à la Bibliothèque
de l'École de Médecine de Paris par

Georges Pilotelle

Londres. Janvier 1892.
Louvain villa
16 Belsize Road
Swiss Cottage N. W.

DE LA

PRESBYTIE ACCIDENTELLE




DE LA PRESBYTIE ACCIDENTELLE

PAR

J. P. MARAT

DOCTEUR EN MÉDECINE

(1776)

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS DE L'ANGLAIS D'APRÈS LE SEUL EXEMPLAIRE CONNU, APPARTENANT À LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE DE LONDRES

PAR

GEORGES PILOTELLE

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR

LE BIBLIOGRAPHE DE MARAT

PARIS

LIBRAIRIE CHAMPION, 9 QUAI VOLTAIRE

1891

AN ENQUIRY

INTO THE NATURE, CAUSE, AND CURE OF A SINGULAR DISEASE OF THE EYES, HITHERTO UNKNOWN, AND YET COMMON, PRODUCED BY THE USE OF CERTAIN MERCURIAL PREPARATIONS

BY

J. P. MARAT, M.D.

London

PRINTED FOR W. NICOLL, IN ST. PAUL'S CHURCH-YARD
AND J. WILLIAMS, IN FLEET STREET

(*Price One Shilling, sewed*)

RECHERCHES

SUR LA NATURE, LES CAUSES ET LE TRAITEMENT D'UNE MALADIE PARTICULIÈRE DES YEUX, JUSQU'À PRÉSENT INCONNUE ET POURTANT FRÉQUENTE, CAUSÉE PAR L'USAGE DE CERTAINES PRÉPARATIONS MERCURIELLES

PAR

J. P. MARAT

DOCTEUR EN MÉDECINE

Londres

PUBLIÉ PAR W. NICOLL, ST. PAUL'S CHURCH-YARD
ET J. WILLIAMS, FLEET STREET

Prix: un Shelling, broché

PRÉFACE.

De même que certaines sciences, la bibliographie a ses découvertes ; toutes assurément sont intéressantes en raison du mérite de chacune d'elles, mais il s'en présente parfois d'un intérêt tellement grand, qu'elles prennent toute l'importance d'un évènement dans cet ordre de faits.

Au nombre de ces dernières, toujours il faudra compter, dans l'étude de Marat, la découverte de son *Diplôme de Docteur en Médecine* ; son *Éloge de Montesquieu* ; sa *Lettre à Rose Roume de Saint-Laurent* ; sa *Promesse de Mariage à Simonne Evrard.*

Ce précieux écrin, déjà restitué à l'histoire, va se trouver enrichi d'un nouveau document pour servir à l'étude, encore à faire, du Marat *Médecin*, en attendant celle du Savant.

Il s'agit de la traduction française d'un traité sur la nature, les causes et le traitement d'une maladie spéciale des yeux : *La Presbytie accidentelle*, par J. P. Marat.

C'est donc rendre hommage, autant que justice, au nouveau bibliographe, que nous sommes heureux de compter parmis nous, de dire que cette magnifique publication, offerte aux amis des lettres par M. Georges Pilotelle, est son offrande à la mémoire de Jean Paul Marat.

F. CHEVREMONT,

Le bibliographe de Marat.

A LA SOCIÉTÉ ROYALE:

Ce n'est pas une dédicace : une telle formalité m'a toujours semblé au-dessous de la dignité du philosophe. Mon idée est purement ici (suivant l'exemple des naturalistes qui sont anxieux et fiers de contribuer aux collections de fossiles curieux ou d'autres spécimen d'études d'histoire naturelle) qu'il me soit permis, dans votre immense collection de faits, d'observations et de recherches, de vous demander une petite place pour quelques expériences sur un phénomène de l'économie animale, phénomène singulier qui jusqu'à présent a échappé à l'attention des physiologistes et qui, je présume, est trop curieux pour ne point exciter la vôtre. Si quelqu'un des membres de votre Société désire vérifier au moyen de dissections et analyses les éclaircissements que je donne dans les pages suivantes, il ne regrettera point son temps.

Je suis, avec le plus profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. P. MARAT.

CHURCH STREET, SOHO,

1er *Janvier*, 1776.*

* Il est à croire que Marat a écrit originellement son ouvrage en français, puis traduit trop littéralement en anglais au point de vue du style. Sa pseudo dédicace à la Société royale semble en faire foi, en même temps qu'elle indique une certaine humilité dans la forme, qui se rencontre, par exemple, dans des expressions telles que celles-ci: ". . . . *would be pleased to amuse themselves* . . . ." qui, traduite littéralement, signifie ". . . . voudraient bien s'amuser à . . . ."; ou encore: ". . . . *a small nook* . . . ." qui signifie "un tout petit nid."

RECHERCHES, ETC.

Parmi les différentes maladies qui affectent les yeux, il en est une encore ([a]) inconnue que les praticiens ont jusqu'à ce jour confondue avec la "gutta serena."

En voici les symptômes caractéristiques : l'œil (lorsqu'on le touche) devient quelque peu douloureux, sans cause apparente ; une pression ou une dureté se ressent à l'intérieur ; les mouvements latéraux de l'orbite sont

exécutés

([a]) Et cela n'est point surprenant, considérant combien peu d'oculistes—si même il en est—sont familiers avec la science de l'optique, science cependant absolument nécessaire pour la recherche des causes et des défauts de la vue. En effet, depuis que le traitement des maladies des yeux est devenu une branche spéciale de l'art médical il est entièrement abandonné aux opérateurs qui, en général, non-seulement ne connaissent pas les fonctions des divers éléments qui constituent l'organe de la vue, mais encore ignorent sa structure.

exécutés avec difficulté ; les objets qui sont près ne se voient plus ; les objets éloignés seuls peuvent être perçus à une certaine distance, et même alors imparfaitement. Cette affection de l'œil, qui n'a point encore de nom, mais qui pourrait être appelée Presbytie accidentelle ([c]), ou vue longue, est toujours la conséquence fatale du mercure pris sans les précautions nécessaires.

Lorsque le calomel, la panacée, le sublimé corrosif, ou toute autre préparation mercurielle sous la forme de sel, a été administrée hors de propos, si elle n'a pas été immédiatement évacuée au moyen de purgatifs, passe avec le chyle dans le sang.

En circulant, le sel mercuriel fait corps avec le mucus avec lequel il a plus d'affinité intime qu'avec aucune autre de nos humeurs. Après quoi il est charrié dans les organes glandulaires, où il est secrété ([d]).

Pendant qu'il n'est point encore mélangé avec le mucus, si quelqu'une de ces particules est de dimension trop large pour passer librement à travers les minuscules vaisseaux capillaires dans lequels il serait entré, il irrite leur enveloppe par ses angles aigus : les vaisseaux se contractent ; leur diamètre étant par ce fait diminué, la lymphe n'y pénètre plus librement ; mais son afflux, continuant quand même, élargit leur cavité.

Les vaisseaux ainsi élargis pressent bientôt les autres petits vaisseaux adjacents ; et ceux-ci étant

obstrués

([c]) Cette maladie est réellement plus commune qu'on ne l'imaginerait, car c'est une coûtume prédominante parmi les médecins et les chirurgiens de prescrire le mercure dans presque tous les cas. Et j'oserais affirmer que sur dix malades qu'ils déclarent affligés de "gutta serena" sept sont atteints de Presbytie accidentelle.

([d]) Telle est la raison pour laquelle le mercure, lorsqu'on le prend, ne provoque pas une salivation immédiate.

obstrués et dilatés à leur tour, la texture entière de l'organe qu'ils forment est tuméfiée (¹).

Lorsque les fibres nerveuses et les vaisseaux sanguins concourent à la constitution de l'organe, la tumeur est toujours accompagnée d'une inflammation douloureuse. Tel étant l'effet des préparations mercurielles, il est capable de désorganiser l'économie animale de différentes façons, selon les fonctions des parties affectées.

Un examen complet de celles-ci grossirait ces pages outre mesure; je le réserve, par conséquent, comme sujet d'une publication subséquente. Ici je me borne aux effets des sels mercuriels sur les organes de la vue, de façon à rendre compte des phénomènes inhérents à la maladie que je traite. Les particules mercurielles charriées dans les vaisseaux minuscules des muscles oculaires les irritent ; l'irritation est bientôt suivie de contraction et d'obstruction ; ainsi la substance entière des muscles s'irrite et leur ensemble devient enflammé.

De là, la pression interne, la dureté, la douleur sourde que l'on ressent dans cette maladie.

Pour que les rayons de la lumière, qui tombent sur l'œil, puissent exprimer une image distincte sur la (²) choroïde, il faut qu'ils y aient leur foyer. Ceci ne peut être effectué que lorsque la membrane est à une certaine distance de la lentille ; et cette distance est toujours relative à la position des objets.

Les rayons

(¹) Il est bien connu que non seulement les artères mais aussi les veines sont susceptibles d'irritabilité.

(²) Sur cette membrane est réfléchie l'image des objets.

Les rayons réfléchis par les objets proches, étant moins réfrangibles, ont leur foyer plus distant de la lentille, que les rayons réfléchis par les objets éloignés, Afin de distinguer les objets à des distances variées, l'esprit rapproche la choroïde du crystallin ou l'en éloigne; c'est-à-dire altère la forme de l'œil . . ., altération toujours effectuée par les mouvements des muscles oculaires. Aussi, lorsque le mouvement de ces muscles est contrarié par l'inflammation, il est évident qu'il n'y a aucune possibilité de voir distinctement les objets à différentes distances.

Pour voir des objets éloignés, l'œil se retire vers le fond de l'orbite par la contraction de ses muscles droits ; car en se contractant ces muscles ramènent l'hémisphère antérieur du globe (auquels adhérent leurs aponévroses) vers l'hémisphère postérieur ; par conséquent ils rapprochent la choroïde du crystallin. De sorte que les muscles oculaires étant enflammés et contractés par des particules mercurielles irritantes, les objets ne peuvent être distingués qu'à une certaine distance ([g]). Pour voir les objets proches, l'œil, comprimé de côté par ses muscles obliques, semble projeté hors de l'orbite. Son globe étant par conséquent allongé, la choroïde est plus distante du crystallin. Mais comme l'œil a seulement deux muscles obliques contre quatre droits, quand ses muscles sont tous enflés au même degré,

la

([g]) Comme les muscles sont rarement enflés, ou le sont rarement de la même façon au même moment, l'usage des préparations mercurielles n'affecte pas nécessairement la vue de chaque individu non plus qu'il n'affecte pas au même degré les deux yeux du même individu.

la choroïde est plus retirée vers le crystallin par les premiers que par les derniers. Ainsi les objets proches ne peuvent pas se distinguer aussi clairement que ceux éloignés. Lorsque les muscles obliques ne sont pas également enflés dans toute leur étendue, l'extremité de l'œil, étant pressée vers son axe, ne forme plus une circonférence régulière dont tous les points sont également distants de la lentille. Par conséquent, des rayons qui tombent sur la choroïde une partie seulement y ont leur foyer ; les autres sont encore trop divergents pour exprimer une image distincte. Ainsi même les objets éloignés ne peuvent être saisis qu'imparfaitement. Voici donc pour l'investigation sur la nature et la cause de cette maladie. Ayant jusqu'à présent été confondue avec la "gutta serena" par les praticiens, elle a conséquemment été traitée comme telle. Les exutoires, les vomitifs, les purgatifs, la salivation, ont été occasionnellement essayés ; mais chaque méthode jusqu'ici employée n'a eu d'autre résultat que d'accentuer la maladie. Un traitement rationel de cette affection ne peut être, j'imagine, que bienvenu du public ; je vais donc le tracer. Les indications pour une cure radicale sont au nombre de trois : détendre, désobstruer et rendre leur pouvoir normal aux muscles oculaires. Dans le but de détendre, le malade doit éviter les spiritueux, le thé, le café, le chocolat, les aromates, les exercices prolongés et les passions violentes. Il doit aussi observer une diète modeste ; sa seule

boisson

boisson, pour quelque temps, doit être soit de l'eau d'orge, du petit-lait, de la tisane de guimauve ou de l'orgeat.

Ce régime une fois prescrit, on doit commencer la cure par une saignée moderée au pied, saignée qui doit être répétée une fois chaque semaine. Tous les jours (excepté ceux où il est saigné) et pendant un mois entier le malade doit prendre deux, trois ou quatre drachmes de casse, selon la vigueur de sa constitution. Lorsque ses humeurs sont bien délayées, des suffumigations antispasmodiques ([h]) doivent être faites aux yeux avec un instrument approprié. Des cataplasmes émolients ([i]) doivent être également appliqués à la région des tempes. Avec ces derniers l'inflammation des muscles oculaires s'efface par degrés, la douleur sourde disparait, le globe de l'œil diminue, et la vue commence a se rétablir. Alors on peut faire passer quelques étincelles électriques ([k]) sur le canthus de l'œil, matin et soir, pendant quelques semaines. Pendant ce temps un emplâtre de tacamaque doit être porté sur les tempes.

Ces remèdes étant destinés à dissiper toute obstruction des parties affectées sont destinés à rendre la vue et complètent la seconde période.

Lorsque

([h] [i]) Je me borne à une indication des remèdes généraux, sans entrer dans d'autres détails ; c'est au médecin judicieux qu'il appartient de choisir ceux qui conviennent le mieux à la constitution du sujet.

([k]) Il est essentiel de savoir quand on doit recourir à l'électricité ; car appliqué mal à propos elle ne saurait être que nuisible.

Lorsque la vue est presque ([1]) revenue à son premier état, il reste seulement une certaine faiblesse qui se dissipe graduellement en lavant fréquemment l'œil à l'eau fraîche seule. Telle est la méthode que j'ai suivie pour obtenir les guérisons suivantes, les seules de ce genre que j'aie jamais essayées.

Charlotte Blondel (fille unique d'un négociant de Paris), fillette de onze ans environ et d'une constitution délicate, étant dérangée par les vers, on lui prescrivit *des biscuits mercuriels*, et quoiqu'elle eut été purgée, de temps à autre, pendant le cours de la médication, une salivation survint, bientôt après la tête enfla, et la vue fut alterée de telle sorte que la malade pouvait à peine distinguer un objet quelconque. Afin d'arrêter la salivation la purgation fut répétée chaque jour. Elle diminua en effet ; il en fut de même de l'enflure de la tête ; la vue aussi s'améliora quelque peu. En continuant ce même traitement laxatif, les symptômes disparurent enfin, excepté l'altération de la vue, car la malade ne pouvait voir les objets qu'à une certaine distance. Les parents, inquiets pour leur fille, s'adressèrent à un célèbre oculiste, qui refusa d'entreprendre la guérison. Plus tard on s'adressa à un moine qui avait une certaine réputation pour la cure des maladies des yeux. Son avis fut que la malade était atteinte de la "gutta serena," et il la traita pendant sept mois, prescrivant d'abord des boissons sudorifiques

et

([1]) Comme une inflammation prolongée, ou tension, est toujours suivie d'une relaxation proportionnée, les muscles optiques ne peuvent recouvrer aussitôt leur vigueur première, de façon a donner à l'œil la forme nécessaire pour voir à des distances variées.

et finalement des suffumigations d'ammoniaque qui n'eurent d'autre effet que d'enflammer les yeux. La malade était déjà abandonnée lorsque j'entrepris sa guérison. Comme je n'étais pas sans quelque connaissance de l'optique et que j'avais déjà vu plusieurs personnes affectées de la même manière je fus bientôt convaincu que son cas n'avait pas été compris. Considérant l'inflammation des muscles oculaires comme la véritable cause de cette maladie je fus persuadé que les seuls remèdes à employer d'abord étaient les laxatifs et les émolients. En conséquence, ayant établi une diète rafraîchissante, je prescrivis deux drachmes de casse à prendre chaque matin à jeun pendant trois semaines, et comme boisson une infusion de guimauve. Voyant que la malade avait un dégoût pour cette infusion, le petit-lait lui fut substitué. Ma malade ne remarqua aucun changement dans sa vue pendant une quinzaine, mais plus tard trouva quelque amélioration. Afin de constater les progrès à l'avenir je fabriquai une sorte de mesure sur laquelle je marquai la distance la plus rapprochée à laquelle elle pouvait voir l'heure à une montre. La distance était de vingt-huit pouces. Pensant que l'usage de la casse avait duré assez longtemps, je conseillai les suffumigations de guimauve deux fois par jour et un cataplasme mou des quatre-farines a appliquer sur les tempes. Ceci fut fait pendant un mois entier, à la fin duquel la mesure de la distance pour la vue était réduite à vingt-deux pouces ; c'est-à-dire que la malade pouvait dire l'heure à la même montre à une distance de vingt-deux pouces. Comme ses humeurs paraissaient suffisamment clarifiées, afin de dissiper l'obstruction des muscles oculaires et de provoquer la réduction de leur volume, j'exprimai le désir de faire passer quelques étincelles électriques sur le canthus des yeux, mais j'en fus empêché par la mère de la malade, qui, ayant un fort préjugé

contre

contre ce traitement, ne voulut jamais y consentir. A ce moment je pris congé de ma malade. Dix jours après le père m'envoya chercher et, après quelques mots d'excuse, me dit que si j'étais encore d'opinion que l'électricité pût être de quelque secours à sa fille, on suivrait mon avis. Je répondis affirmativement. En conséquence le lendemain matin je fis jaillir quelques étincelles. Mais auparavant, pour être à même de juger des effets du fluide électrique dans ce cas, je renouvelai l'observation avec la montre, et trouvai qu'aucune modification n'avait pris place dans la vue de la malade depuis que j'avais cessé de la soigner. Le soir, je tirai également quelques étincelles. Ceci fut répété pendant plusieurs jours, en ayant soin, à chaque fois, d'augmenter le nombre des étincelles. La guérison avançait, mais fort lentement, car au commencement de la quatrième semaine la distance n'était réduite qu'à dix-huit pouces. Étonné d'un progrès si minime, j'accordai quelque repos à la malade. Dans l'intervalle, cherchant ce qui pourrait avoir fait obstacle à l'éfficacité d'un traitement dans lequel j'avais tant de confiance, je fis la réflexion suivante : que puisque les étincelles électriques n'agissaient que comme stimulant, elles ne pouvaient ni désobstruer ni réduire le volume des parties affectées tant qu'il restait une surabondance de sang. Pour en diminuer la masse j'eus donc recours à la saignée et, le jour après, recommençai l'application de l'électricité. Le résultat justifia mon attente ; car le traitement avait à peine duré huit jours que la distance, sur ma mesure, était réduite à treize pouces.

J'

J'avais alors l'intention de répéter la saignée, mais fus obligé de la différer en conséquence de la faiblesse de la malade. Cette seconde saignée ayant eu lieu, un emplâtre de tacamaque fut appliqué sur chaque tempe et l'électrisation fut continuée. Quelques jours après la distance était réduite à neuf pouces. Ce traitement fut suivi pendant trois semaines encore ; mais ne remarquant plus de diminution dans la distance, je jugeai que la vue était presque retournée à son état normal. Les emplâtres stimulants et l'électrisation furent abandonnés. Pendant quelque temps la malade conserva une certaine incapacité à fixer les objets. Comme ceci résultait entièrement de la faiblesse des muscles oculaires je prescrivis des lotions d'eau froide mélangée de quelques gouttes ([m]) de Balsam d'Hoffman, ce qui enfin compléta la cure.

D B., négociant à Londres, ayant contracté une violente gonorrhée et un bubon, s'adressa à un médecin en renom, qui (soupçonnant que la masse des humeurs était infectée du virus vénérien) lui administra du sublimé corrosif dans de l'esprit de vin. Il est vrai que, dans le but de conserver le corps libre, une dose de jalap lui était donnée de temps à autre ; mais, comme ce purgatif est d'une nature drastique ([n]), et que le malade ne suivait aucune sorte de régime (fêtant la bouteille tout comme avant), une violente salivation survint. Celle-ci pourtant, soignée à temps, fut bientôt arrêtée.

L'usage

([m]) J'ai depuis acquis l'expérience que l'eau fraîche agit mieux employée pure que mélangée avec des spiritueux.

([n]) Les purgatifs drastics produisent des abattements momentanés et sont suivis de constipation.

L'usage du sublimé corrosif avait à peine été recommencé depuis quelques jours que le malade, ayant fait un excès de boisson, vit l'écoulement disparaître tout-à-coup ; en vingt-quatre heures l'inflammation se déclara et la face tout entière enfla. Le jour suivant l'opthalmie était telle que le malade ne pouvait supporter la lumière du jour. Pendant quelques instants il tenait les yeux fermés, et quand il les ouvrait c'était pour recevoir l'impression que sa vue était presque perdue. L'opthalmie prit longtemps à se dissiper entièrement, et quand elle le fut, la vue resta très-affectée, car le malade ne pouvait voir les objets qu'à une certaine distance, et même alors partiellement, leur image restant indécise. Dans son dépit il congédia le médecin qui le soignait et s'adressa à un autre. Dans le but de lui rétablir la vue, des purgatifs avec du calomel lui furent fréquemment administrés et un vésicatoire ouvert sur la nuque, mais sans résultat ; un écoulement du nez fut enfin amené par l'usage de poudre d'errhin et de sels volatils : ceux-ci causèrent une nouvelle inflammation et aggravèrent la maladie. Le malade était depuis sept mois dans ces désagréables conditions lorsqu'il se confia à mes soins. Comme il était d'un tempérament sanguin je le saignai deux fois le premier jour : ensuite je prescrivis un régime rafraîchissant et tint le corps libre au moyen de laxatifs légers. Pendant une quinzaine aucune amélioration ne se produisit, avec cette exception que les yeux étaient moins douloureux au toucher ; mais au cours de la troisième semaine les parties affectées devinrent parfaitement aisées.

Les objets

Les objets, à vrai dire, n'étaient point perçus à une distance plus rapprochée, mais leur image était moins déformée. Je saignai le malade de nouveau et employai les suffumigations émolientes et les cataplasmes. Après quinze jours de ce traitement un grand changement se produisit dans la vue : l'image des objets n'était plus défigurée. La saignée fut répétée. Le lendemain le malade recommenca les laxatifs et les continua pendant une semaine entière. Après quoi l'électricité fut appliquée de la façon que j'ai déjà décrite et un emplâtre de tacamaque fut placé aux tempes. Des emplâtres stimulants, des étincelles électriques et des infusions dépuratives détruisirent en cinq semaines toute obstruction et enflure des muscles oculaires. La vue ayant été ainsi rétablie, de fréquentes lotions d'eau froide achevèrent bientôt la guérison.

En Janvier, 1773, J. P., Esq., prit du sublimé corrosif dissous dans de l'esprit de vin dans le but de se débarasser d'une Blennorrhée. Comme on n'avait pris nul soin pour tenir son corps libre, une salivation survint. Étant dans cet état il fit, sans réflexion, une promenade matinale à cheval par un vent vif du Nord. À son retour il fut saisi d'une sorte d'esquinancie ; la figure s'enfla monstrueusement et les yeux furent pris d'inflammation. Pour le soulager, de fréquentes doses de jalap lui furent données.

Comme

Comme le malade ne pouvait supporter aucune lumière vive et était en danger de suffocation couché dans son lit, il passa nuit et jour sur un fauteuil à bras dans une chambre rendue obscure. Lorsque les dangereux symptômes disparurent et que l'on laissa de nouveau entrer la lumière dans la chambre, il craignit d'avoir perdu la vue, mais comprit bientôt qu'elle n'était qu'altérée, car il lui restait la possibilité de distinguer confusément les objets à une certaine distance. Il serait trop long et trop oiseux de relater les différents remèdes qui furent employés en vain pour rétablir chez lui l'organe de la vue. Je ferai seulement observer que, lorsque je fus appelé, le malade était depuis près de deux ans en proie à cette cruelle affection ; et l'impression des objets sur l'œil gauche était si faible que je considérai le succès de ma tentative fort douteux, pour dire le moins. En examinant à quel point le foyer naturel des rayons de lumière avait été changé je trouvai que mon malade ne pouvait clairement voir l'heure à une montre à quelque distance que ce fut ; mais qu'il la voyait moins imparfaitement quand la montre était à trente-deux pouces de distance. C'est la plus grande altération de la vue que j'ai jamais connue. Pour couronner son malheur le malade avait un tempérament scorbutique, de sorte que j'avais deux maladies à attaquer au lieu d'une. La première chose à faire dans ce cas était incontestablement de clarifier et purifier les humeurs ; mais parmi les remèdes antiscorbutiques il fallait soigneusement éviter ceux qui étaient imprégnés de principes âcres ; par example, le cresson, les amers, l'eau de goudron, l'eau d'Harrowgate, l'eau ferrugineuse, l'élixir de vitriol, l'esprit de sel marin, &c. . . ., tous étant diamétralement opposés au but cherché :

le relâchement des parties rigides. En conséquence je prescrivis le petit-lait et l'eau de pomme pour toute boisson, avec du lait et des légumes frais pour nourriture. N'osant par risquer même une petite saignée en raison de la condition émaciée de la santé de mon malade, je jugeai à propos de diminuer la masse du sang en tenant le corps libre au moyen de la casse et des tamarins. Cette méthode eut l'effet désiré. Non seulement les symptômes scorbutiques disparurent en cinq semaines mais l'un des yeux était un peu mieux. Aucun changement ne fut fait dans le régime ; mais comme la constitution du malade n'était plus si débile, je prescrivis des laxatifs plus fréquents, je commençai aussi l'usage des suffumigations émolientes et des cataplasmes. Ils se montrèrent si efficaces que la distance de la vue se réduisit à vingt-trois pouces en une quinzaine. Le malade recouvrant chaque jour de la force je ne craignais plus les effets des saignées et par conséquent en opérai une. Les suffumigations et les cataplasmes furent continués trois semaines encore, et dans l'intervalle la distance fut réduite à seize pouces. Je saignai de nouveau le malade, puis lui appliquai l'électricité ; le douzième jour la distance était descendue à dix pouces. En continuant l'électricité, les emplâtres de tacamaque pendant un mois de plus, la distance fut encore réduite d'un pouce et demi. Jugeant que la vue était presque revenue à son état primitif, je conseillai au malade, pour le fortifier, les lotions à l'eau froide pure ; je dois pourtant avouer que, depuis lors, l'œil gauche est toujours resté faible.

Telles

Telles sont les cures (*) opérées par ma méthode. Certes elles sont peu nombreuses, mais elles sont suffisantes pour prouver que l'essai en est aussi sauf que rationel : et toutes les fois que cette méthode sera employée avec jugement je n'ai par de doute qu'elle soit couronnée du même succès. Mais puisqu'il est admis qu'il y a place encore pour de nombreux perfectionnements, m'a-t-on demandé, pourquoi placez-vous la méthode maintenant devant le public ? Ma réponse est simple . . . . Parceque la méthode actuelle pour le traitement de cette maladie est évidemment mauvais. En poursuivant ainsi un systême erroné, non seulement le malade est frustré dans ses espérances, mais son cas devient pire. Si l'on ne peut pas toujours avoir le bonheur d'être un instrument pour le soulagement des malheureux, c'est cependant une sorte de service à leur offrir que de les empêcher de devenir pires. C'est en considération de ceci que je demande l'indulgence du public.

(*) Ce mois d'août dernier, étant à Edimbourg, je soignai (en présence de M. Miller, l'ingénieux oculiste) un américan affligé de cette maladie. Pendant les quelques semaines que je l'eus en traitement, la distance à laquelle il pouvait voir fut réduite de plus d'un tiers. Des affaires me rappelant à Londres, je le laissai entre les mains de M. Miller, avec toutes les indications pour la marche du traitement. J'ai su depuis que le malade n'avait pu rester à Edimbourg assez longtemps pour achever sa guérison.

Ouvrages du même Auteur:

PORTRAITS À LA POINTE SÉCHE, par G. PILOTELLE. Noseda, Éditeur, Strand. In-4to, 150 francs.

AVANT, PENDANT ET APRÈS LA COMMUNE, par GEORGES PILOTELLE. Collection d'eaux-fortes. In-folio, 500 francs. Londres: chez l'Auteur, ~~62 York Terrace, Regent's Park~~. Louvain Villa, 16 Belsize Road, Swiss Cottage.

En Préparation:

MARAT EN ANGLETERRE. D'après des Documents anglais entièrement inédits. 1 vol. in-4to.

De la Blennorrhée par J. P. Marat, Docteur en Médecine (1775) Traduit pour la première fois de l'anglais par Georges Pilotelle Précédé d'une introduction par le bibliographe de Marat.

IMPRIMERIE PILOTELLE
1 PLACE DE LA SORBONNE
PARIS